

PETER MAY

JEUX MORTELS À PÉKIN

Thriller

ÉDITIONS DU ROUERQUE



LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Au cœur de l'hiver, dans l'effervescence générale d'un Pékin métamorphosé par l'approche des Jeux olympiques, six athlètes chinois de haut niveau meurent dans des conditions mystérieuses à quelques semaines d'intervalle : un nageur se pend au plongeur d'une piscine à la veille d'une compétition internationale, anéantissant les espoirs de son pays de remporter une victoire face aux États-Unis ; un haltérophile meurt dans les bras de sa maîtresse ; trois coureurs de relais périssent dans un accident de voiture ; un cycliste se noie... Lorsqu'un septième athlète disparaît mystérieusement, Li Yan, devenu chef de la Section n° 1 des affaires criminelles, décide de mener l'enquête. Il demande à Margaret Campbell, pathologiste de renommée internationale, de pratiquer des autopsies. Peu à peu, le milieu sportif révèle ses dessous : des intérêts financiers colossaux, et leur corollaire, des méthodes de dopage sans cesse plus poussées, jusqu'à devenir quasiment indétectables. Plongés au cœur de cette nébuleuse, Margaret et Li Yan vont devoir mettre leur vie en danger pour découvrir la sombre vérité qui se cache derrière les apparences.

PETER MAY

Peter May habite depuis une dizaine d'années dans le Lot. Il a d'abord été journaliste avant de devenir l'un des plus brillants et prolifiques scénaristes de la télévision écossaise. Il y a quelques années, Peter May a décidé de quitter le monde de la télévision pour se consacrer à l'écriture de ses romans. Le Rouergue a publié sa série chinoise avant d'éditer la trilogie de Lewis (*L'Île des chasseurs d'oiseaux*, *L'Homme de Lewis*, *Le Braconnier du lac perdu*) qui l'a rendu célèbre.

DU MÊME AUTEUR

Meurtres à Pékin (Éditions du Rouergue, 2005)

Le Quatrième Sacrifice (Éditions du Rouergue, 2006)

Les Disparues de Shanghai (Éditions du Rouergue, 2006)

Cadavres chinois à Huston (Éditions du Rouergue, 2007)

L'Éventreur de Pékin (Éditions du Rouergue, 2008)

Titre original : *The Runner*

© 2002, Peter May

© 2007, Éditions du Rouergue, pour la traduction

ISBN 978-2-8126-0838-4

www.lerouergue.com

Peter May

Jeux mortels à Pékin

roman

Traduit de l'anglais par Ariane Bataille

ROUERGUE

Pour ma sœur, Lynne

« Tout le monde devrait mourir en bonne santé ! »
Tom McKillop, P-DG d'AstraZeneca (juillet 2001).

Prologue

Les nageurs entrent par la porte sud, sur Chengfu Lu. Ils sont une dizaine ; leurs bicyclettes dérapent sur la neige qui commence à se transformer en glace, mais la perspective de la compétition du lendemain les galvanise. Seule la mort qui les attend en silence peut refroidir leur enthousiasme.

Pour l'instant, ils n'ont qu'une idée en tête, plonger dans l'eau tiède chlorée qui va glisser sur leurs muscles minces et fermes. C'est le dernier entraînement avant la rencontre avec les Américains. Une légère appréhension leur serre le ventre. Plus d'un milliard de personnes comptent sur eux. Ils sont les espoirs d'une nation. La Chine. Une lourde responsabilité.

Ils saluent de la main le gardien qui les regarde passer d'un air maussade en tapant des pieds et en serrant autour de lui son manteau gris doublé de fourrure.

Les nageurs poussent des cris de joie dans la nuit limpide, la vapeur de leur souffle se dissipe derrière eux comme la pollution que les autorités ont promis d'éliminer du ciel de Pékin avant que le monde entier ne fonde sur la ville pour assister au plus grand des spectacles. Devant eux, les dix étages éclairés du bâtiment principal jettent une lumière froide dans l'obscurité. Sur leur droite, les murs en béton du département de Technologie. Sur leur gauche, les marches imposantes du

département de Droit. Devant eux, le vaste campus de l'université Qinghua, surnommé le MIT chinois par un vice-président américain. Mais ce n'est pas la réputation d'excellence en science et technologie de Qinghua qui les intéresse. C'est la réputation d'excellence de son complexe sportif, le plus moderne de Chine. C'est ici qu'ils viennent de passer plusieurs semaines à repousser les limites de leur endurance sous les encouragements de leur entraîneur.

Les nageurs laissent leurs bicyclettes parmi les centaines d'autres alignées au pied des chambres des étudiants. Le linge qui sèche aux fenêtres est déjà raidi par le gel. Ils traversent l'esplanade en courant et en battant des bras pour se réchauffer, poussent la porte à double battant de l'entrée est. L'air chaud leur pique la peau. Ils longent les couloirs déserts jusqu'aux vestiaires devenus si familiers, synonymes de la douleur de l'effort qui, ils l'espèrent, portera ses fruits en quelques minutes d'une extrême intensité. Cent mètres papillon. Deux cents mètres crawl. Dos crawlé. Nage libre. Relais.

Ce n'est qu'au moment d'enfiler leurs maillots qu'ils remarquent son absence.

– Sui Mingshan n'est pas là ?

– Il devait nous retrouver ici, répond quelqu'un. Vous ne l'avez pas vu ?

– Non...

Les têtes se secouent. Personne ne l'a vu. Il n'est pas là. Ce n'est pas normal. Sui Mingshan est le plus zélé de tous. Et certainement le plus rapide, le plus apte à battre les Américains. Le meilleur espoir des Jeux olympiques.

– Il a dû être retardé par le mauvais temps.

Ils traversent le pédiluve, grimpent les marches qui conduisent à la piscine – voix excitées résonnant entre les rangées de sièges vides des gradins, pieds nus claquant sur le carrelage sec. Au-dessus de l'extrémité nord du bassin, l'horloge électronique indique 6 heures 50.

Quand ils le voient, ils ne comprennent pas tout de suite. Une mauvaise plaisanterie ?

Sui Mingshan est nu, son long corps finement sculpté tourne lentement sur lui-même, poussé par le souffle de la clim. Il a de belles épaules larges, la taille étroite, pour ainsi dire pas de hanches, mais ses cuisses sont puissantes, bâties pour le propulser dans l'eau plus vite que n'importe qui. Sa tête est inclinée suivant un angle bizarre, là où la corde qui lui serre le cou a brisé la colonne vertébrale. Il se balance à mi-hauteur entre la dernière plate-forme du plongoir et les eaux calmes du bassin. De chaque côté de son corps, des chiffres rouges imprimés sur des bandes de tissu blanc indiquent la hauteur, de 0 à 10 mètres. Il est mort à 5 mètres.

Les nageurs mettent un moment à le reconnaître car son épaisse chevelure noire a été entièrement rasée.

Chapitre premier

I

Les murs rose pastel étaient décorés de posters montrant différentes postures. Le linoléum gris donnait une impression de fraîcheur dans cette atmosphère chaude, presque hypnotique, où ne s'entendait que le bruit des respirations profondes et appliquées.

Margaret essaya d'oublier la douleur qui lui tenaillait les reins depuis deux semaines. Elle s'assit, le dos bien droit, allongea les jambes devant elle et plia légèrement les genoux en collant les plantes des pieds l'une contre l'autre avant de les ramener lentement vers elle. Elle trouvait toujours cet exercice très difficile. À trente-cinq ans, c'est-à-dire dix de plus que la plupart des autres femmes présentes, elle sentait ses articulations et ses muscles répondre avec moins de souplesse qu'autrefois. Elle ferma les yeux et se concentra sur l'étirement de sa colonne vertébrale en inspirant profondément, puis elle relâcha les épaules et la nuque en expirant.

Elle rouvrit ensuite les yeux et regarda les femmes allongées par terre autour d'elle. La plupart étaient couchées sur le côté, un coussin sous la tête. Accroupis près d'elles, les futurs pères respiraient au même rythme, yeux fermés. Après avoir été bannie des maternités des hôpitaux chinois, la présence des hommes était maintenant recommandée. Des chambres individuelles, avec un lit pliant pour le père, étaient disponibles au

deuxième étage de l'Hôpital universitaire n° 1 de Pékin. Pour ceux qui pouvaient se les offrir, bien sûr. Le tarif de 400 yuans par jour équivalait à deux fois le revenu hebdomadaire moyen d'un ouvrier.

Margaret éprouva une pointe de jalousie. Elle savait que Li Yan avait sûrement une bonne raison de manquer la séance. Il en avait toujours. Cambriolage à main armée. Meurtre. Viol. Réunion importante. Elle ne pouvait pas lui en vouloir. Mais, parmi cette vingtaine de femmes, elle se sentait frustrée d'être la seule qu'on délaissait régulièrement, inquiète d'être la seule non mariée ; si les choses avaient changé en Occident, les mères célibataires étaient encore mal vues en Chine. Quoi qu'elle fasse, elle se distinguait toujours de la masse, et pas seulement par ses yeux bleus et ses cheveux blonds.

Elle croisa le regard de Jon Macken qui l'observait depuis l'autre bout de la salle. Il lui fit un clin d'œil en souriant. Elle se força à sourire. Ils n'avaient vraiment rien en commun sinon leur nationalité américaine. Depuis qu'elle était revenue à Pékin avec l'intention de s'y installer définitivement, Margaret évitait les expats qui adoraient se retrouver entre eux dans des restaurants, des soirées, pour y étaler leur suffisance, leurs airs supérieurs. Beaucoup d'entre eux avaient épousé des Chinois, ou des Chinoises, mais peu cherchaient à s'intégrer vraiment. Que ces Occidentaux soient souvent considérés par leurs partenaires chinois comme des « allers simples » pour le monde capitaliste n'était un secret pour personne.

Macken, lui, n'entrait pas dans cette catégorie. Photographe indépendant, arrivé en Chine cinq ans plus tôt pour un reportage, il était tombé amoureux de son interprète. Il devait avoir une soixantaine d'années bien sonnées, Yixuan quatre ans de moins que Margaret, et ni l'un ni l'autre n'avait envie de quitter la Chine. Macken avait réussi à se faire un nom en photographiant les célébrités de passage à Pékin et les brochures de luxe des nouvelles joint-ventures.

Yixuan avait spontanément offert à Margaret de lui servir d'interprète non officielle dès leur première séance de gymnas-

tique prénatale quand elle l'avait vue complètement désorientée, submergée sous un flot de directives en chinois totalement incompréhensibles. Devenues amies, elles se retrouvaient de temps en temps l'après-midi dans l'une des maisons de thé à la mode de la capitale. Mais Yixuan, comme Margaret, était une solitaire ; leur amitié demeurait donc discrète, respectueuse, ce qui la rendait très supportable.

À la fin de la séance, Yixuan s'avança vers Margaret en se dandinant et en souriant.

– Toujours veuve du policier ?

Margaret haussa les épaules et se remit péniblement sur ses pieds.

– Je savais à quoi je m'exposais. Je n'ai pas le droit de me plaindre.

Elle plaqua ses mains à plat sur ses reins et se cambra.

– Bon Dieu... soupira-t-elle. Ça ne passera jamais ?

– Avec le bébé, dit Yixuan.

– Je me demande si je vais pouvoir tenir encore un mois.

Yixuan sortit un bout de papier de son sac et y gribouilla des caractères chinois.

– Un voyage de mille kilomètres commence par un seul pas, Margaret. Il ne vous en reste que quelques-uns à faire, dit-elle sans lever les yeux.

– Peut-être, mais ce sont les plus durs, grogna Margaret. Le premier est le plus facile, ce n'est qu'une histoire de sexe.

– Ai-je bien entendu ? On aborde ici mon sujet favori ? fit Macken en s'approchant.

Très maigre, en jean et tee-shirt, il avait une drôle d'allure avec ses cheveux gris coupés ras et sa barbe blanche clairsemée.

Yixuan lui fourra dans la main le mot qu'elle venait d'écrire.

– Donne ça au magasin du coin de la rue, ils mettront tout dans un carton. Je te rejoins là-bas en taxi, dans dix minutes.

Macken jeta un coup d'œil au papier et sourit.

– Vous savez ce qui me plaît en Chine, dit-il à Margaret, c'est cette impression d'être jeune à nouveau. Qui peut se souvenir de la dernière fois où on l'a envoyé, enfant, faire les courses avec une liste qu'il était incapable de lire ?

Il sourit à Yixuan et l'embrassa affectueusement sur la joue.

– À tout à l'heure.

Puis il lui tapota le ventre et ajouta :

– Vous deux.

Margaret et Yixuan descendirent lentement l'escalier en se tenant à la rampe comme deux vieilles femmes, bien emmitouflées pour affronter le froid glacial du soir, qui les attendait sur le parking. Yixuan attendit que Margaret aille chercher son vélo.

– Vous ne devriez plus monter là-dessus, dit Yixuan.

– Vous êtes jalouse parce que Jon ne vous laisse pas prendre le vôtre, répliqua Margaret en riant.

En Amérique, on lui aurait fortement déconseillé de faire du vélo pendant sa grossesse. Au début, quand le risque de faire une fausse couche était à son maximum, elle l'avait laissé, enfermé à clé, à l'université. Mais à partir du moment où les médecins lui avaient assuré que le bébé était bien accroché, elle l'avait repris pour échapper aux bus et aux métros bondés. Elle se sentait plus en danger dans les transports publics que sur sa bicyclette. De toute façon, les femmes chinoises se déplaçaient sur deux roues jusqu'au dernier jour ; elle ne voyait pas pourquoi elle n'en aurait pas fait autant.

– Faites attention à vous. À mercredi, dit Yixuan en lui serrant le bras.

Elle la regarda s'installer sur la selle et s'engager sur la piste cyclable, se joignant au flot des cyclistes qui se dirigeaient vers l'ouest.

Le nez et la bouche protégés par une écharpe, son chapeau de laine enfoncé jusqu'aux yeux, Margaret résistait à la morsure du froid, mais elle ne pouvait pas empêcher ses yeux de pleurer – la météo, qui avait prévu moins vingt degrés, ne s'était pas trompée. Derrière les hauts murs gris de Zhongnanhai, les dirigeants de ce vaste pays étaient à l'abri dans leurs villas bien chauffées, en bordure des lacs gelés de Zhonghai et Nanhai, tandis que de l'autre côté, les gens ordinaires s'enveloppaient chez eux de couches multiples de vête-

ments et brûlaient des briquettes de charbon dans des poêles minuscules.

Les restaurants, petits et grands, étaient pleins. La voix autoritaire d'une conductrice de bus s'adressant à ses passagers filtra dans l'air du soir. À Pékin, il y avait toujours une voix qui sortait d'un haut-parleur ou d'un mégaphone pour annoncer une chose ou en vendre une autre. C'étaient souvent des voix féminines nasillardes, dures, reflets d'une société dans laquelle les femmes exerçaient une domination domestique sinon politique.

Une fois de plus, Margaret se demanda ce qu'elle faisait là. Une relation chaotique avec un flic pékinois, un bébé conçu par inadvertance, perdu et pleuré avant d'être né, une décision à prendre – s'engager ou pas. Puis une seconde conception. Elle avait troqué un poste de médecin légiste en chef grassement payé, au Texas, contre celui d'enseignante pauvrement rémunérée à l'université de la Sécurité publique de Pékin, pour former de futurs flics chinois aux techniques de la médecine légale moderne. Sauf qu'on ne la laissait plus enseigner - congé de maternité obligé. Elle avait l'impression de se retrouver dépouillée, nue, exposée – tout juste femme et future mère. Et bientôt épouse – dans une semaine. Ce n'étaient pas des rôles qu'elle avait imaginé jouer, et elle doutait de pouvoir les interpréter avec talent.

À l'entrée de l'enceinte de l'université, elle salua de la main le garde, dont elle vit la cigarette luire dans le noir quand il en tira une bouffée, avant de lui souhaiter chaleureusement le bonsoir. Entre l'hôpital et la tour blanche de vingt étages de Muxidi où logeait le millier d'employés de l'université de la Sécurité publique, il fallait compter presque une heure à vélo. Elle se sentait épuisée ; elle se coucherait de bonne heure après avoir avalé quelque chose en vitesse. Son minuscule appartement de deux pièces, au onzième étage de la tour, ressemblait à une cellule de prison. Un endroit qu'elle n'était pas autorisée, officiellement, à partager avec Li Yan. Même après le mariage, ils devraient continuer à mener des vies séparées jusqu'à ce que le

ministère veuille bien leur octroyer un appartement familial pour fonctionnaires mariés.

L'ascenseur grimpa lentement les onze étages pendant que la liftière, affalée sur un tabouret, feuilletait mollement les pages d'un magazine en ignorant consciencieusement sa passagère. L'air était lourd de fumée de cigarette et d'odeur de tabac froid, le sol couvert de cendre et de mégots. Margaret détestait prendre l'ascenseur, mais elle ne pouvait plus monter à pied.

À l'intérieur, le chauffage central rendait la fraîcheur de l'appartement mal isolé presque supportable. Le reflet des lumières de la ville pénétrait par la fenêtre de la cuisine. Il y faisait assez clair pour mettre la bouilloire à chauffer sans avoir à allumer l'ampoule nue qui pendait du plafond. Si elle avait pensé que cet endroit pouvait être autre chose qu'une adresse provisoire, elle aurait fait un effort pour s'installer un peu mieux. Mais elle n'en voyait pas l'intérêt.

Elle ne voyait pas non plus l'ombre qui s'approchait d'elle. La haute silhouette qui franchissait sans bruit le seuil de la porte. La main qui se plaquait sur sa bouche pour l'empêcher de crier. Mais elle se détendit immédiatement en sentant une autre main se poser doucement sur son ventre et des lèvres lui caresser l'oreille.

– Espèce de salaud, murmura-t-elle en se retournant. Tu n'as pas le droit de me faire de telles frayeurs.

Il haussa les sourcils.

– Tu t'imagines qu'un autre que moi pourrait avoir envie d'attenter à la pudeur d'une horrible étrangère obèse ?

– Salaud ! répéta-t-elle.

Puis elle se dressa sur la pointe des pieds pour l'embrasser avec passion. Quand ils se séparèrent, elle lui demanda en le regardant au fond des yeux :

– Où étais-tu ?

– Margaret... commença-t-il d'un air las.

– Je sais, se dépêcha-t-elle de dire. Oubliions. Tu me manques, tu sais, Li Yan. J'ai peur toute seule.

Il l'attira à lui et la serra contre sa poitrine. Li était très grand pour un Chinois, plus d'un mètre quatre-vingts, et très puissant.

Dans ces moments-là, elle avait l'impression d'être une enfant à côté de lui. Mais elle détestait se sentir dépendante.

– Quand est-ce que tu auras des nouvelles de l'appartement ?

– Je ne sais pas, dit-il en s'écartant pour aller arrêter la bouilloire.

Margaret l'observa un moment dans la pénombre. Il paraissait tendu. Ces derniers temps, elle avait senti sa réticence à aborder le sujet.

– Tu as demandé ?

– Évidemment.

– Et qu'est-ce qu'on t'a dit ?

Il haussa les épaules.

– Ils n'ont pas encore décidé.

– Décidé quoi ? Quel appartement nous allons avoir ? Ou s'ils vont nous en donner un ?

– Margaret, tu sais que ça pose un problème. Un officier supérieur de la police qui a une liaison avec une étrangère... Ça ne s'est jamais vu.

Margaret le fusilla du regard, et bien qu'il ne pût voir ses yeux, il en devina l'éclat.

– Nous n'avons pas une *liaison*, Li Yan. Je porte ton enfant. Nous nous marions la semaine prochaine. Et j'en ai marre de passer mes nuits toute seule dans ce cagibi glacé.

Furieuse, elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Encore un des nombreux effets secondaires de sa grossesse. Une tendance incontrôlable à de brusques accès d'émotivité accompagnés de crises de larmes très embarrassantes. Elle s'efforça de se maîtriser. Li n'y pouvait rien, elle le savait. Les autorités voyaient leur relation d'un mauvais œil. Les nuits qu'ils passaient ensemble chez lui ou chez elle étaient des nuits volées, des étreintes furtives, et même illégales quand elle restait chez Li. Elle était censée signaler tout changement d'adresse, même pour une nuit, au bureau local de la Sécurité publique. En pratique, personne ne s'en souciait, mais la position de Li à la tête de la brigade de la répression criminelle les obligeait à obéir à la loi. C'était très difficile à accepter ; ils espéraient que leur décision

de se marier ferait évoluer la situation. Mais, en attendant, les autorités supérieures ne leur avaient toujours pas donné leur bénédiction.

Li se rapprocha de Margaret pour la prendre dans ses bras.

– Je peux rester cette nuit.

– Tu as intérêt, dit-elle en se retournant pour verser l'eau chaude sur les feuilles de thé vert.

Elle aurait préféré une vodka tonic avec de la glace et une rondelle de citron, mais elle ne buvait plus une goutte d'alcool depuis qu'elle était enceinte. Parfois, ce moyen d'évasion, loin des choses qu'elle ne voulait pas affronter, lui manquait.

Elle sentit la chaleur du corps de Li quand il se serra contre son dos en refermant ses mains sur ses seins gonflés. Elle frémit d'excitation. Faire l'amour avec Li était toujours une expérience merveilleuse. Plus qu'avec aucun autre. Elle avait redouté que la grossesse ne gâche leurs rapports sexuels. Or, à leur grande surprise à tous les deux, cela avait encore exacerbé leur sensualité.

La sonnerie déprimante du téléphone mobile de Li résonna dans le noir.

– Ne réponds pas, murmura-t-elle.

Elle crut un moment avoir remporté une victoire, mais les trilles aigrettes et persistantes finirent par gagner.

– Je suis obligé, dit-il, le souffle court, en saisissant le mobile fixé à sa ceinture et en le portant à son oreille.

– *Wei** ?

Margaret se retourna, frémissante, excitée, mourant d'envie de faire l'amour, furieuse contre lui tout en sachant qu'il n'y était pour rien. Son travail envahissait constamment leur vie privée. Dès le début elle avait su qu'il en serait toujours ainsi. À une époque, elle avait travaillé avec lui. Mais cela faisait maintenant des mois qu'elle n'avait pas participé à une enquête, pratiqué une autopsie. Li le lui avait interdit, de peur que cela ne soit dangereux pour le bébé. Elle n'avait pas protesté. Une concession de plus, une nouvelle partie d'elle-même, de l'armure

* Allô ?

qu'elle avait eu tant de mal à se construire, qui s'effritait. Il était plus facile de céder. De toute façon, les affaires criminelles ne l'intéressaient plus.

Li raccrocha son mobile à sa ceinture.

– Je dois m'en aller, dit-il.

– Bien sûr, répondit-elle d'un ton las.

Elle alluma le plafonnier dont l'éclat brutal les aveugla.

– Qu'est-ce que c'est cette fois ? Encore un meurtre ?

Pékin semblait en proie à une vague déferlante de crimes dont certains, particulièrement horribles. L'équipe de Li venait d'arrêter un Coréen qui avait assassiné une femme de vingt-neuf ans pour ses cheveux. Pris du désir étrange de posséder ses longues mèches noires, il l'avait poignardée à mort puis décapitée à coups de hache. Après avoir emporté la tête chez lui, il l'avait scalpée. Lorsque les inspecteurs de la Section n° 1 avaient fait irruption dans son appartement, ils l'avaient trouvé en train de faire frire le visage de la jeune femme, dans l'intention évidente de le manger.

– Non. Ce n'est pas un meurtre. Enfin, ça n'en a pas l'air.

L'air perplexe, il ajouta en souriant :

– Mort en faisant l'amour, à première vue.

Il se pencha vers Margaret, l'embrassa doucement sur les lèvres, et murmura :

– Nous l'avons peut-être échappé belle.

II

Le vélo de Li brinquebalait à l'arrière de la jeep pékinoise. En général, il laissait sa voiture à la Section n° 1 et rentrait chez lui à bicyclette, pour éviter les bouchons de plus en plus fréquents. Mais l'appartement de Margaret se trouvait loin du centre et, par ce froid mordant, le trajet était très long. Ce soir-là, il avait donc préféré prendre sa voiture.

De nombreuses rues qui n'avaient pas encore été déneigées restaient glissantes. Mais sur Changan jie, la grande avenue brillamment éclairée qui traverse Pékin d'est en ouest, la chaussée était dégagée et la circulation fluide.

Il laissa sur sa gauche les portes imposantes de Zhongnanhai, et sur sa droite le tout nouveau Grand Théâtre national de Chine. Devant lui s'élevait la porte de la Paix céleste, avec le portrait de Mao souriant d'un air bienveillant à la place Tian'anmen, où le sang des manifestants de 1989 semblait avoir été lavé par les changements économiques radicaux qui balayaient le pays. Li se demanda un bref instant ce que Mao aurait pensé de la nation qu'il avait arrachée aux nationalistes du Guomindang quelques décennies plus tôt. Il ne l'aurait sûrement pas reconnue en ce début du vingt-et-unième siècle.

Li tourna à gauche, dans Nanchang jie ; la longue rue bordée d'arbres s'enfonçait dans l'obscurité. Après le croisement avec Xihuamen, elle devenait Beichang jie, la rue Chang nord. Sur sa droite, un haut mur gris cachait à la vue les maisons restaurées des pontes et des cadres du parti, au bord des douves de la Cité interdite. Il vit, un peu plus loin, deux voitures de patrouille arrêtées devant un grand portail électronique encastré dans le mur. Un policier engoncé dans son manteau noir à col de fourrure montait la garde en fumant une cigarette et en tapant des pieds par terre. La visière de sa casquette noir et argent baissée sur ses yeux le protégeait un peu du vent glacé.

L'appel de l'inspecteur Wu avait été laconique. Il s'agissait d'une affaire délicate, politique peut-être, qu'il ne savait pas comment traiter. Li connaissait bien Wu, un inspecteur culotté, sûr de lui, fort d'une expérience d'une quinzaine d'années ; mais la délicatesse n'était pas sa qualité principale, pas plus que le tact. Au téléphone, il s'était contenté de parler de fatalité, d'histoire à caractère sexuel. Dès qu'il avait entendu l'adresse, Li avait compris que ce ne serait pas une affaire courante. Dans cette rue n'habitaient que des gens puissants et privilégiés, des gens d'influence. Il faudrait donc avancer avec prudence.